

Meryem Alaoui

La vérité sort de
la bouche du cheval



folio

COLLECTION FOLIO

Meryem Alaoui

La vérité sort
de la bouche
du cheval

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 2018.

Couverture : Photo © Ian Cumming / Design Pics / Bridgeman
Images (détail).

Meryem Alaoui est née et a grandi à Casablanca. Son premier roman, *La vérité sort de la bouche du cheval*, a été sélectionné pour le prix Goncourt 2018. Elle vit aujourd'hui à New York.

2010

JUIN

Casablanca, vendredi 11

Quand j'ai fini de travailler, je ne perds pas de temps. Je baisse ma jellaba, y lisse un pli et j'attends. Que celui du moment remonte sa braguette ou fume sa cigarette. Et qu'il descende pour que je retourne à ma place et en harponne un autre. Cette phrase, c'est la première chose que j'ai dite à Halima quand elle est arrivée il y a une semaine.

Le jour où il l'a amenée, Houcine m'a demandé de lui apprendre deux ou trois trucs sur le métier, en précisant qu'elle venait de sortir de prison. Je n'en sais pas plus sur elle.

Et pour être honnête, Houcine était un peu contrarié ce jour-là. Du coup, je n'ai pas trop posé de questions. Parce que c'est un nerveux. À l'image de ses muscles. Fins mais voyants, comme s'ils étaient tracés au stylo. La dernière fois qu'il s'est mis en action, c'était il y a deux jours seulement. Je ne sais plus exactement ce

qui s'était passé mais ça devait probablement être quelqu'un qu'il n'aime pas qui avait manqué de respect à l'une des filles.

C'est ce qu'il aime le moins sur terre, va savoir pourquoi. Quand ça arrive, tu ne peux rien faire pour l'arrêter. Sa moustache se met à trembler, il se dresse sur ses jambes, alors qu'il est déjà grand ; sa peau fonce alors qu'il est déjà mat et tu ne vois plus que les cicatrices éparpillées sur son corps comme les fêlures sur les trottoirs de Casa. Ou plutôt, comme les rayures du tigre sur son pelage. Ça impressionne et c'est pour ça qu'on travaille pour lui. On est tranquilles.

En ce moment, Halima et moi, on est assises sur mon lit, dans la pénombre, et à vrai dire, je ne lui explique que le minimum. Il m'a fallu des années pour apprendre ce que je sais ; ce n'est pas pour tout lâcher à une salope qui vient de débarquer. Et l'autre, Houcine – excité ou pas –, il ne va pas venir me dire quoi faire de mon temps libre.

Quand elle est arrivée, je n'ai pas eu besoin de lui faire visiter chez moi. On en a vite fait le tour. Ma chambre est rectangulaire et dedans, j'ai deux matelas qui font angle face à la porte. Ils font salon le jour et, la nuit, on dort dessus. Il y en a un pour ma fille et un pour moi.

J'ai aussi une petite table en bois ronde pour manger. Et une armoire dans laquelle je mets nos vêtements. Halima, elle, range ses affaires dans un sac bleu pourri et dort sur un matelas en éponge qu'elle a ramené avec elle. Quand

elle se lève le matin, elle le roule et le cale entre l'armoire et le matelas de droite.

Au-dessus d'un des matelas, j'ai une fenêtre qui donne sur la rue. J'y passe pas mal de temps. Parce que quand je ne regarde pas la télévision, je regarde les gens qui vont et qui viennent, en mangeant des pépites*¹.

À gauche de l'entrée, il y a la cuisine. Ne va pas imaginer une vraie cuisine. C'est juste une pièce qui fait office de cuisine. J'y ai mis un petit frigidaire, une butane, une marmite, des bassines et le truc que j'aime le plus dans cette maison après la télévision : une théière beige avec une fleur rose dessus et des verres transparents, gravés de fleurs, le tout sur un plateau rond. Je les ai posés sur une étagère en bois tout en haut, pour que rien ne casse. En face de l'étagère, il y a une ouverture carrée qui donne sur le couloir où il y a les chambres que louent les autres filles et la salle d'eau, avec des toilettes et un robinet pour faire ses ablutions.

C'est ça ma maison.

Et comme je n'ai pas de salle de bains, une fois par semaine – le lundi – je vais au hammam. Avant d'aller au bain, je lave mes vêtements et les étends sur le toit, sur les fils de fer qu'on se partage avec les autres habitants de l'immeuble. J'ai expliqué à Halima qu'il ne faut pas toucher à ceux qui sont complètement à droite. Ils sont

1. Les mots ou expressions suivis d'un astérisque sont définis dans un glossaire en fin d'ouvrage.

à la voisine du deuxième. Elle, ce n'est pas une fille comme nous mais, crois-moi, elle sait se faire respecter.

L'autre jour, on a voulu changer la place de la poubelle d'en bas, à l'entrée, parce qu'on a remarqué que quand on ramène des hommes, parfois ils grimacent en voyant tous ces sachets noirs sous l'escalier. Et c'est vrai que ce n'est pas net. En plus, quand ils sont mal fermés, ça attire les chats de la rue qui viennent farfouiller dedans. Ils éventrent les sachets et après on retrouve des saletés partout. Sur les escaliers, sur le sol, jusque sur les murs.

Alors nous, comme on en a eu marre, on a envoyé Rabia, qui habite au premier, pour qu'elle tape à la porte de tout le monde pour leur dire qu'à partir de ce jour, il fallait jeter les ordures dans la grande poubelle verte, sur le trottoir en face de l'immeuble. Pas dans l'entrée. La voisine du deuxième a failli lui arracher les yeux quand elle a entendu ça. Rabia, qui est Rabia, a eu peur.

Honnêtement, je me mets à sa place. Il faut la voir, la voisine, pour comprendre ce que je dis. Elle est grande et elle ressemble à une armoire. Elle a des cheveux noirs, attachés en arrière sous son foulard. Elle a des seins énormes qui sont le prolongement de son ventre ou l'inverse. Et quand elle parle, elle a toujours un sourcil levé et les poings sur les hanches. Quand tu la vois, déjà, tu te demandes ce que tu fous devant elle.

Bref, quand Rabia est allée lui expliquer pour les poubelles, elle y a été poliment.

— *Salam*, lui a dit Rabia.

— *Salam*, a répondu l'autre, en insistant sur le « s » comme un serpent, le sourcil prêt à la guerre.

— Ma sœur, s'il te plaît, on a des problèmes avec les ordures et on a décidé de commencer à les mettre sur le trottoir d'en face, dans la poubelle verte. Tu pourras les mettre là-bas toi aussi ?

— Mes ordures ?

Et elle a enchaîné sans faire de pause :

— Comment ça mes ordures ? Tu n'as trouvé que moi ici à qui demander de jeter ses ordures dans la rue ?

— ...

— Et tu viens dans ma maison pour me dire ça ?

— ...

— Tu ferais mieux d'aller t'occuper des sale-tés que vous produisez toutes ici avant de venir me voir !

Quand elle a commencé sa tirade, sa main droite était sur sa hanche pendant que son front avançait vers celui de Rabia, comme celui du mouton de l'Aïd quand on essaie de l'attraper. Quand elle parlait d'elle, elle ramenait son index gauche à sa poitrine en tapotant dessus. Et quand elle parlait de nous, elle le mettait juste devant les yeux de Rabia. Rabia n'a pas insisté même si ce n'est pas dans ses habitudes

de rater une occasion de se faire entendre. Elle a juste marmonné :

— C'est bon, c'est bon, ce n'est pas la peine de te déranger.

Rabia est retournée d'où elle était venue pendant que la voisine continuait à râler dans son dos en disant « C'est de mieux en mieux... ». Des escaliers où j'étais, je pouvais la voir qui poignardait des yeux le dos de Rabia tout en nouant ses cheveux, son épingle dans la bouche et la tête légèrement baissée vers l'avant pour mieux arranger son chignon. Le regard mauvais et en continuant de siffler entre ses dents « Et elle vient jusque chez moi pour dire ça... ».

Quand Rabia nous a dit après qu'elle n'a pas voulu lui rentrer dedans, on a compris qu'elle n'a pas pu et on n'a pas insisté. Parce que Rabia a un très bon instinct. Ça l'a sauvée pas mal de fois dans sa vie. D'ailleurs, on a toutes un bon instinct. Et c'est pour ça qu'on est là, en plein centre-ville de Casablanca, avec Houcine et pas en prison ou à traîner dans les rues.

Depuis ce jour, on ne demande plus rien à la grosse. C'est comme ça qu'on appelle la voisine. La grosse ou Okraïcha*, ça dépend. Et on déplace nous-mêmes ses poubelles, qu'elle continue à mettre dans l'entrée.

En racontant ça à Halima, j'ai bien sûr oublié de lui dire que certains soirs, quand on est bien éméchées, on monte sur le toit, on jette à terre les draps de Okraïcha et on les arrose ensuite

de ce que tu imagines en riant comme des cinglées.

Moi, à ce moment, je lâche un youyou comme il n'y en a pas deux. Je suis forte en youyous. Quand je lâche ma langue, elle part comme un train pressé.

Alors avec le bruit qu'on fait, c'est impossible que la grosse ne nous entende pas. C'est entre autres pour ça qu'on jubile.

Elle ne monte jamais et elle ne dit rien.

— Donc, tant que tu es chez moi, tu ne t'approches pas de la grosse, tu as compris? je dis à Halima.

Avec son visage délavé et son regard de chien battu, elle dit oui.

J'approche le cendrier, j'allume une cigarette et je tire rapidement dessus pour continuer à lui raconter mes journées en insistant bien sur l'essentiel: la quantité. Parce qu'il faut en voir, des hommes, pour vivre. Au moins six par jour. Sept ou huit, c'est mieux, mais six, c'est déjà bien.

Quand je finis avec un client, je retourne à ma place en courant. En fait, je marche mais quand on me voit, on a l'impression que je cours. C'est le naze de Hamid, le gardien du garage Majestic au bout de la rue, qui me l'a dit. Celui qui est tout anguleux et qui passe sa journée à chasser les mouches. Il travaille au garage depuis dix ans au moins. Depuis le jour où il a échoué au bac en fait. Et depuis dix ans, ben il chasse les mouches. Le soir, il est toujours posé avec deux

ou trois de ses copains, une bande de désœuvrés à qui il raconte ce qu'il a vu dans la journée.

Moi, je n'ai jamais couché avec aucun d'eux. Dans le quartier, je ne couche qu'avec ceux qui transitent, pas avec ceux qui y vivent ou y travaillent. Tu te fais plus respecter, comme ça.

Enfin, ça c'est la version officielle parce que quand j'en ai besoin, je le fais dans un coin et je ne le dis à personne. Mais je n'ai jamais été avec Hamid. Hamid, je glande juste avec lui de temps en temps pour qu'il me rapporte les nouvelles fraîches du quartier.

Comme le garage est juste à côté de notre immeuble, je passe souvent devant. Et c'est vrai que je marche toujours vite, sauf quand je cherche un homme parce qu'il faut être attirante quand même. Quand j'y pense, je ralentis et je fais comme ça. Je me déhanche lentement, je regarde à droite et à gauche ; je m'appuie sur ma jambe gauche, puis sur la droite, comme un dromadaire. De derrière, ça fait un mouvement lent mais nerveux : quand mes fesses montent, c'est en saccades. Et quand elles descendent, c'est pareil. C'est appétissant, comme la Danette au caramel que j'achète à ma fille.

Dans la rue, j'ai mon bout de trottoir, sur l'escalier, près du feu. C'est au croisement des deux grandes rues qui font angle avec le marché. C'est la meilleure place. Je ne suis pas seule dessus, c'est sûr, mais c'est la meilleure place.

Quand tu as de l'expérience, c'est là-bas que Houcine te met. D'abord, parce que quand tu

as des années de terrain derrière toi, tu mérites de moins galérer, mais surtout parce qu'il faut savoir repérer les flics. En général, on n'a pas de problèmes avec eux. Houcine les connaît bien. Et nous aussi...

Mais parfois, ils débarquent. Comme quand Anissa, la folle qui traîne souvent dans le quartier, est défoncée et qu'elle hurle à la mort en mettant dans la même phrase Dieu, sa chatte et le fils de pute qui lui a fait ça. Quand ils arrivent, tu les repères de loin. Et si tu ne les vois pas, tu le sais parce qu'il y a toujours une des filles ou Houcine qui donne le signal. On ne se sauve jamais en courant. On se planque d'abord, derrière une voiture ou une poubelle. De l'extérieur, ça doit être drôle. On est toutes accroupies, les culs serrés dans nos jellabas qui collent. Et avec juste nos têtes qui dépassent sur le côté. Comme on est plusieurs, il y a des têtes qui débordent de partout, comme les fleurs dans les bouquets du vieux Haj, le fleuriste du marché.

À ce moment, on attend de voir ce qui va se passer. Parce que ce n'est pas toujours sur nous qu'ils se rabattent. Mais quand ils se dirigent de notre côté, ils nous trouvent prêtes à toutes détalier dans la même direction : notre immeuble. Au coin de la rue, avant de tourner à gauche, on s'arrête sous l'arbre du quartier. La plupart du temps, ça finit par un sprint et là, nos têtes, elles ne ressemblent plus à des fleurs dans un bouquet. Elles sont plutôt comme celles des chiens décoratifs qu'on met à l'arrière des

voitures pour faire joli. Elles vont de droite à gauche, comme sur des ressorts. Parce que tout en courant, on vérifie si les flics ne nous suivent pas. Parfois, même à ce stade, c'est une fausse alerte. Alors, chacune retourne à sa place et on rallume nos clopes.

Moi, en général, je me remets sur l'escalier avec Samira, Rabia et Fouzia. Ce sont elles qui sont toujours avec moi. La connasse de Hajar et sa copine – qui est aussi conne qu'elle – se mettent de l'autre côté de la rue, en face du marché. En temps de paix, on les laisse s'asseoir à côté de nous. Mais la plupart du temps, elles sont en face.

Et ensuite, on attend. Que les hommes passent pour leur donner des idées. Quand ils sont à notre niveau, on soupire. Comme ça, s'ils veulent, ils s'arrêtent, ils descendent de voiture et ils te disent un truc du style « On ne ferait pas connaissance, beauté? ». Bon, pour être honnête, ils descendent rarement de voiture. Par contre, quand ils passent à pied, là on ne les rate pas. Eux, ils font genre ils ne font que passer mais ce sont des conneries. Ils viennent pour nous et ça, on le sait.

Dimanche est le meilleur jour de la semaine, meilleur que le samedi soir, meilleur que le vendredi soir, meilleur que tout. Ceux qui ont eu des semaines difficiles viennent chez nous. Ils passent l'après-midi dans l'un des bars du quartier et quand ils en sortent, vers quatre ou cinq heures, après plusieurs Stork* ou Spéciale*, la vie leur semble belle. Ils n'ont qu'une envie :

faire durer le plaisir et l'oubli. Et ils le font dans nos ventres à nous. Ça ne dure pas longtemps, mais c'est déjà ça.

Donc quand ils passent dans la rue, ils te disent « On ne ferait pas connaissance, beauté ? ». Alors, là, tu négocies. Pas longtemps parce que nos tarifs sont connus. Je me fais mille à mille six cents rials* par passe. Je ne fais jamais crédit, pas comme cette salope de Hajar qui casse le marché. Quand tu as négocié, tu devances le gars de quelques mètres, et il te suit. Quand tu avances, tu te retournes tous les deux ou trois mètres pour t'assurer qu'il est toujours là et lui faire garder l'envie.

Moi, quand un homme me suit et que je suis bien concentrée sur comment je bouge, je pourrais sentir la pression de sa trique entre mes fesses. Les mecs, en général, je leur montre que j'en ai envie parce qu'ils aiment ça. Et nous, on aime quand ils sont contents parce qu'ils paient sans faire d'histoires.

Et je sais de quoi je parle. Ça fait presque quinze ans que je pratique ce métier.

Aujourd'hui, je suis d'humeur à parler. Mais en général, je ne rentre pas dans les détails. Je dis juste que je m'appelle Jmiaa, que j'ai trente-quatre ans, une fille, et que pour vivre, je me sers de ce que j'ai.

Aujourd'hui, la rue grouille de monde. Normal pour un vendredi. On est au mois de juin, il fait chaud à Casablanca et les journées sont longues. Au début du mois dernier, ils ont annoncé aux infos qu'on allait changer l'heure d'hiver pour passer à l'heure d'été et on a rajouté une heure à notre montre. Ils ont expliqué pourquoi en disant que ça allait faire des économies. C'est bien, je trouve. Du coup, il est plus de huit heures et demie et le soleil est encore dans le ciel.

J'ai mis ma jellaba rouge, le foulard rouge à fleurs vertes, un trait de khôl et j'ai passé une couche de rouge à lèvres rouge. Mes cheveux sont bien attachés. Heureusement que je ne les ai pas coupés l'autre jour. J'étais énervée – je ne sais plus pourquoi – et sur un coup de tête, j'ai failli ruiner dix ans d'attente pour qu'ils m'arrivent à la taille.

Là, je vais rejoindre les filles sur l'escalier et prendre quelques verres le temps de démarrer. Je marche vite parce que je suis déjà en retard. Je porte un sachet noir dans lequel j'ai mis la bouteille de rouge et le verre en plastique. Aujourd'hui, c'était mon tour d'acheter le vin. Hier, c'était Samira et avant-hier, je ne sais plus qui c'était.

J'ai de la chance d'avoir cette bouteille entre les mains. Tout à l'heure, je me suis oubliée devant la télévision et quand j'ai regardé l'heure, il était

déjà huit heures moins dix. Dix minutes avant que le dépôt d'alcool baisse le rideau. Avec cet horaire d'été de merde, on ne se rend pas compte qu'il est tard.

Bon, c'est vrai que ça n'aurait pas été la fin du monde s'il avait été fermé. Mais après, j'aurais dû payer la bouteille une fois et demie le prix chez l'autre voleur de Bachir, l'épicier. Celui-là, je ne te dis pas l'argent qu'il se fait à vendre de l'alcool sous le comptoir. Ce qu'il nous facture lui rapporte tellement qu'il a de quoi arroser tous les flics du quartier pour qu'ils fassent mine d'être aveugles. Et avec ce qu'on consomme, je peux te dire qu'il n'y a aucune chance qu'ils retrouvent la vue. Fils de pute !

Bref, tout à l'heure, quand j'ai vu l'heure, je n'ai fait qu'un bond. J'ai enfilé ma jellaba des courses rapides, celle qui est accrochée derrière la porte d'entrée, et j'ai dévalé les trois étages qui me séparent de la rue.

Je n'ai pas emmené mon ombre avec moi au dépôt, elle est trop lente. Mon ombre, c'est Halima. Elle ne fait que me suivre. Je lui dis viens et elle vient. Quand je lui dis on se casse, elle part aussi. Même là tout de suite, elle est derrière moi.

Parfois, ça m'énerve qu'elle me colle autant. Mais quand je me tourne vers elle pour l'engueuler parce qu'elle me fait perdre mon temps, je suis toujours prise de court. Elle tire une telle tronche. On dirait qu'elle porte le poids du monde sur ses épaules. Alors, je souffle

fort, pour qu'elle comprenne quand même qu'elle me fait chier, et j'avance plus vite. Et cette débile, ben elle presse le pas et elle me suit.

Elle est encore chez moi et à vrai dire, elle commence à me taper sur le système. Elle ne veut jamais bouger en dehors du boulot. En plus, quand elle ne travaille pas, elle passe son temps à lire ou à écouter du Coran, un foulard – tellement vieux qu'on voit ses cheveux au travers – sur la tête. Genre, je suis une fille bien et sérieuse. Et si tu es ce que tu dis que tu es, qu'est-ce que tu fous là, alors ?

Elle n'a toujours pas répondu à cette question, d'ailleurs, mais à vrai dire, je n'insiste pas. Parce que je sais d'expérience que dans des situations comme celles-là, rien ne vaut le temps qui passe.

— Bon, tu accélères ? je dis en me tournant vers Halima.

— ...

On n'est pas encore arrivées au marché mais je vois les filles là-bas, assises sur les escaliers. Elles sont déjà toutes là. Il y a Samira, Fouzia, Rabia. Il y a même Hajar et sa copine. Elles se sont déjà démerdé des trucs à boire. Hajar porte un gobelet en plastique blanc à ses lèvres. Et c'est la futée de Samira qui sert les verres ; pour mieux contrôler les quantités qu'elle verse.

En ce moment, Samira fricote avec un type qui lui fait pas mal d'histoires et elle n'arrête pas d'en parler. Le voilà qui lui a mis un pain et

le voilà qui est revenu vers elle en pleurant comme dans les jupes de sa mère. C'est un flic. Elle ne l'avouera jamais mais je crois qu'elle a le béguin pour ce connard. Quand il parle, elle le regarde la bouche ouverte et elle s'accroche à lui comme si c'était le seul homme sur terre.

Physiquement, il n'a rien de particulier. Il est bien rempli, moustachu, il porte toujours une chemise blanche et un pantalon gris en toile légère. Pas plus grand ni plus petit que la moyenne. Quand tu ne le connais pas, il ne semble ni plus sympa ni plus pourri que les autres. Mais moi, je ne l'aime pas. Je sais qu'il est tordu de l'intérieur. Il a un regard vicieux comme le diable.

En plus, quand tu les regardes tous les deux, tu vois qu'elle est mille fois mieux que lui. Elle est pleine, elle aussi. Mais ronde là où il faut. Et elle a une couleur impeccable sur ses cheveux. À la racine, ils sont foncés et plus tu descends, plus ils s'éclaircissent. Au bout, ils sont presque blonds. Et elle n'est pas juste bien dotée. Samira, c'est une vraie femme. Capable. De confiance. Je ne sais vraiment pas ce qu'elle fait avec ce minable.

L'autre jour, on était toutes les deux au bar là-bas, le Pommercy, avec l'autre tordu de Aziz et deux de ses potes, des flics eux aussi. Il avait commandé une bouteille de rouge. On rigolait bien. Les gars avaient envie de faire la fête et racontaient un tas d'anecdotes du commissariat.

Samira est partie aux toilettes. Dès qu'elle

s'est levée, il a mis une de ses palmes sur mes fesses. Lui, d'habitude, il ne pose pas les mains sur moi parce que Samira n'aime pas qu'il touche les autres filles. Et je la comprends. Mais j'ai laissé sa main là où elle était. Je ne suis pas tarée pour aller me mettre un flic sur le dos.

Il était content parce que dans l'après-midi, il avait coincé un voleur, un petit jeune de je ne sais où, et qu'il lui avait fait sa fête à la fosse. C'est comme ça qu'on appelle le trou. Pendant que Samira était aux toilettes et tout en me malaxant les fesses, il nous a raconté comment le gamin était effrayé quand il a commencé à lui poser des questions.

— Alors, espèce de petite frappe, qu'est-ce que tu foutais avec ton copain en plein Maârif* cet après-midi ? il lui a dit.

— Rien. On est allés se promener, lui a répondu l'autre.

— Te promener ? Qu'est-ce qu'un bouseux comme toi va se promener au Maârif ?

En disant ça, il grimaçait pour mimer l'air mauvais qu'il avait pris en rapprochant son visage du gamin.

— Qu'est-ce que tu foutais là-bas, hein ?

— Rien, on se promenait, a répété le gars.

Il n'en fallait pas plus pour que Aziz se déchaîne. Le jeune qu'il avait attrapé en flagrant délit faisait l'innocent, en espérant que ça passerait. Avec son copain, ils avaient pris une moto et s'étaient rendus au Maârif pour arracher quelques sacs à la volée. C'était lui qui

conduisait. Ils sont arrivés au niveau d'une femme d'une cinquantaine d'années qui marchait devant eux sur le trottoir. Son copain est descendu, il a couru jusqu'à la nana, a arraché son sac et est remonté sur la moto. Rien d'anormal jusque-là. Sauf qu'ils n'ont pas eu de chance. L'estafette de police était juste au coin de la rue. Dès qu'ils l'ont aperçue, ils ont jeté leur prise. Mais ils se sont fait choper comme des cons. Et comme des cons, ils ont voulu nier que c'était eux.

Comme en plus leur fortune était pourrie ce jour-là, ils sont tombés sur Aziz, le flic de Samira. Qui attendait juste qu'un mec plus minable que lui atterrisse dans sa paume. Pendant qu'il racontait ça, Aziz jubilait. Plus le gosse cherchait à se protéger le visage, plus Aziz lui mettait des torgnoles. Un vrai enragé ! Et en racontant ça, il riait aux éclats.

Quand Samira est revenue, elle a vu Aziz qui m'attrapait. Elle n'a rien dit et s'est juste assise à côté de lui. Elle était énervée. Mais elle n'est pas conne, Samira. Elle a fait comme n'importe quelle autre fille intelligente aurait fait. Elle a pris une cigarette en se tournant vers lui pour qu'il la lui allume et en pressant ses seins sur sa poitrine.

Il a oublié mon cul. Sûrement parce qu'il sait ce qu'il y a sous la jellaba de Samira.

Et c'est là qu'il lui dit : « Et je finis la journée avec une bombe dans les bras, n'est-ce pas beauté ? » Et en se tournant vers ses copains, il a

dit : « Regardez comme elle est belle, vous en voyez souvent des comme ça ? »

Samira a ri à gorge déployée, ses copains se sont marrés, et moi j'ai fait pareil. Et là, on a commandé une autre tournée.

Tout ça pour dire que quand j'arrive à l'escalier avec Halima, Samira est en train d'insulter Aziz devant Hajar.

— Ce fils de pute, il croit que je n'ai rien d'autre à foutre que de l'attendre. Mais des comme lui, il y en a à la pelle. Il va voir ce qu'il va voir, la putain de sa mère.

Je m'assieds, j'allume une Marvel et je ne les écoute plus que d'une demi-oreille en attendant qu'elles changent de sujet. J'en ai marre de Aziz. Au début, je donnais des conseils et je disais à Samira ce qu'elle devait faire pour ne plus se prendre la tête avec lui mais j'ai arrêté parce qu'elle n'écoute jamais de toute façon. C'est toujours la même histoire : elle dit qu'elle va arrêter de le voir et qu'elle va se débarrasser de lui. Et chaque fois qu'on est au bar et qu'il débarque, elle court vers lui. Je n'ai pas arrêté de lui dire que pour lui, une chatte est une chatte et que la sienne est tellement ouverte qu'il n'y a pas de raison qu'il fasse d'efforts pour en trouver une autre. Mais parler à Samira, c'est comme verser de l'eau dans le sable.

— Jmiaa, qu'est-ce que tu fous ?

Rabia me regarde fixement. Elle est là, avec sa clope dans la main et une grimace sur le visage.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? elle continue.

Je la regarde et je regarde autour de moi.

À ma gauche, sur le trottoir, il y a Robio*. Je ne l'avais pas vu. Robio, c'est ce mec qui vend des cintres, des babioles qui embaument les voitures et d'autres bricoles encore. Je le connais bien. Il vient souvent par ici. Il vend sa camelote au feu, à côté de l'arbre. Sa marchandise change tout le temps, en fonction de l'arrivage et de ce qu'il parvient à acheter avec les deux sous qu'il a comme patrimoine. Parfois, il a des chaussettes ou des jouets pour les enfants. Alors je prends des trucs pour ma fille.

Ça doit faire un moment qu'il est là, à me regarder, en attendant que je me lève. C'est ce que je fais mais, honnêtement, je ne suis pas très motivée. Il porte des lunettes – épaisses comme un fond de bouteille –, il a un œil qui regarde à gauche, des cheveux d'une couleur inconnue, entre le brun et le rouge, et une haleine de cadavre.

Je me lève, ma main droite sur ma hanche pour m'aider à me redresser. Ça se voit que je n'en ai pas très envie mais je vais faire un effort. C'est un client régulier. C'est moi qu'il cherche toujours avant de se tourner vers Fouzia puis Hajar.

Je regarde dans sa direction et je souris. Je suis en train de partir, juste sur le point de le devancer pour qu'il me suive. Je tourne la tête vers Fouzia et je louche en tirant la langue pour imiter le roux. Juste pour qu'on rigole un peu. Lui ne voit rien parce qu'il est sur le côté

opposé. Elle éclate de rire, et moi je souris en me retenant de m'esclaffer. Je le précède et je vais à l'immeuble.

On est devant chez moi. Ma fille est là. L'autre vieille de Mina n'a pas trouvé de meilleur jour qu'aujourd'hui pour aller au bled. Je la paie pour garder ma fille ou pour acheter des tickets de car, cette merdeuse ?

Samia nous regarde entrer, elle se lève de son matelas.

— Tu as dîné ? je demande.

— Non, pas encore, elle répond.

— Quand est-ce que Mina t'a ramenée ?

— Je ne sais pas. Il n'y a pas longtemps.

Derrière moi, Robio s'agite. Il faut que j'accède.

— Va dehors. Robio a un truc à réparer, je dis à Samia.

Il est très rare qu'elle soit là quand je reçois des hommes mais quand c'est le cas, je dis que ce sont des réparateurs. De menuiseries, de télévision, de frigidaire, de vitres... de n'importe quoi.

Je ne sais pas ce qu'elle pense mais ce qui est sûr, c'est qu'elle grandit et que si ça continue, ça risque de me poser des problèmes.

— J'arrive, il n'en a pas pour longtemps, je continue en lui tendant son tabouret en bois pour qu'elle s'assoie et en faisant un signe de l'autre main au bigleux pour qu'il se prépare.

Je ferme la porte. Allez, sur le matelas. Baisser le caleçon, m'allonger sur le dos, lever ma

jellaba. C'est un rapide. Ça va aller vite. Avec Samia dehors, je suis contente que ce soit lui et pas un autre. Le problème avec ce travail, c'est que tu ne sais jamais sur qui tu vas tomber. Ce n'est pas la peine que je rentre dans les détails ni que je te raconte tout ce que je vois. Mais ici, je rencontre ce que tu peux imaginer et ce que tu ne veux même pas concevoir.

Celui qui veut que tu l'engloutisses, et qui s'accroche à ta nuque comme s'il ne restait qu'elle sur terre. De l'océan déchaîné où il se débat, il t'étouffe dans sa chair flasque et veut que tu boives la tasse pour lui. Dans son naufrage, tu es un radeau. Ni chair ni sang ni foie. Ramené à terre, il te laisse sur la berge saumâtre – écumante et sale. Et la marée te reprend.

Un autre.

Celui-là est furieux. Il a besoin de vider sa vigueur d'un jet long et dur dans toutes celles qu'il rencontre. Ta croupe est son dû. Dans sa cavalcade de flic zélé, il rue, frappe et déchire ton épaule. Dans ces champs où il voit une foule qui l'acclame, ses mains te fouettent comme l'air que sa course soulève. Quand il a fini, son œil torve défie cette terre dont il est le maître. Mais lorsqu'il croise sa gloire poisseuse dans les tiens, l'illusion se transforme en haine. Alors il cogne parce qu'il n'est que lui. Torturé, ivre et seul.

Un autre encore.

Qui promène sa saleté de fille en piaule. Au latex, il préfère les traînées jaunâtres qu'il laisse,

pour mieux les retrouver – encore chaudes – chez une autre. Dans le brouillard de l'alcool, tu les as refilées sans y consacrer une pensée. Mais dans la nuit qui s'en tape, quand tu les grattes jusqu'au sang, tu as peur. Et le matin lave tout, et tu passes à autre chose.

Quelques billets qu'une main incertaine défroisse.

Le gamin qui les tend veut laisser son innocence et ses joues qui en rougissent derrière la porte. Les histoires servies à ses copains ne suffisent plus à faire de lui un homme. Son torse qu'il peine à gonfler, ses lèvres tremblantes sous un presque duvet, sa langue que la peur assèche. Tu le regardes dans sa tentative de se ramasser. Tu veux lui dire que c'est un voyage sans retour. Mais tu te tais. Tu l'aides même un peu à glisser et à perdre cette paix qui l'encombre.

Tu les montes tous. Le minable, le frustré, l'esseulé, le fils de pute, le juste là.

Celui qui pointe l'ardeur de ta main pour sa joie faible et stérile.

Et celui dont aucun trou ne comble la haine. Qui ne s'apaise qu'au son déchiré d'une tache brune et sang.

Celui-là enfin qui rachète dans ton ventre son inutile sueur. Damné, il ne mangera jamais à sa faim alors il mord dans ta chair. Pour que ces dents – aujourd'hui au moins – lui servent à quelque chose. Et dans le râle de son haleine de soufre, il gicle son amertume sur ta joue et tes cheveux emmêlés.

Meryem Alaoui

La vérité sort de la bouche du cheval

« Et d'abord même si je voulais, d'où je vais lui sortir, moi, un million et demi ? Tout lui paraît simple. Il appelle, il demande quinze mille dirhams, et ensuite il va glander autour d'un café au lait en attendant qu'ils arrivent. Il pense que je mets au monde des billets ? »

Jmiaa est une prostituée de Casablanca au fort caractère et à l'humour détonnant. Elle élève sa fille seule et n'a pas la langue dans sa poche pour décrire le monde qui l'entoure : son amoureux Chaïba, brute épaisse et sans parole, Halima, sa consœur qui lit le Coran entre deux clients, ou encore Mouy, sa mère à la moralité implacable qui semble tout ignorer de l'activité de sa fille. Mais la vie de Jmiaa est bouleversée par l'arrivée d'une jeune réalisatrice, qui cherche une actrice pour son premier film...

« Un des meilleurs livres que j'ai lus. Un roman d'une grande puissance et originalité. »

Tahar Ben Jelloun, *Le Point*

Meryem Alaoui

La vérité sort de
la bouche du cheval

La vérité sort de la bouche du cheval
Meryem Alaoui



Cette édition électronique du livre
La vérité sort de la bouche du cheval de Meryem Alaoui
a été réalisée le 28 mai 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072875519 – Numéro d'édition : 360667).
Code Sodis : U30306 – ISBN : 9782072875540.
Numéro d'édition : 360670.